

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Père ANDRE-MARIE

Saint Joseph : couleur du temps...

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 96-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

SAINT JOSEPH

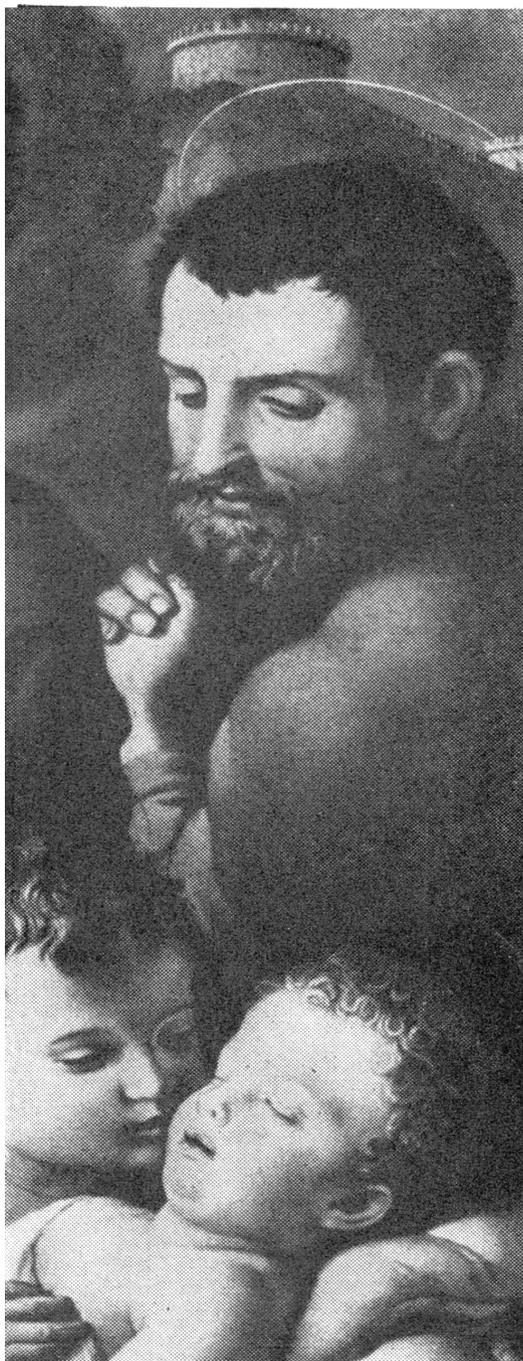
couleur du Temps...

Une affreuse tentation m'assiège depuis le début du mois, voire une tentation « drôle », peut-être descendante de celles de saint Antoine au désert, la tentation de... voler saint Joseph. Non pas de lui dérober les insignes de son métier : la scie et le rabot ; l'homme de notre temps, si angoissé pour son pain, son labeur et son toit, a trop besoin de regarder ce chef d'atelier, ce pauvre, content quand même, qui besogne dans la paix, sans jamais tendre le poing contre personne.

Bien moins encore oserais-je porter la main sur la barbe de saint Joseph. Des artistes contemporains la lui ont coupée. Ce n'est pas moi qui protesterai. Guido Reni ne peindrait plus de nos jours un saint Joseph à cheveux blancs, décrépit, fini. La vérité de son rôle le veut jeune et fort, grand et beau, tel que l'aima la Vierge Marie d'un authentique amour d'épouse.

Ma tentation est pire que tout cela. Je voudrais ôter des bras de saint Joseph le Petit Jésus lui-même. Ni plus ni moins. Saint Joseph à l'Enfant, c'est trop exclusivement la crèche et la vie cachée, en un mot l'Incarnation. Si nous essayions, pour changer, de le voir dans les perspectives de la Rédemption... ? Si nous imaginions un saint Joseph couleur du Temps... liturgique ? Pourquoi pas ? Après tout, n'est-ce pas de la liturgie que nous vient cette tentation ? Pourquoi célèbre-t-elle toujours cette grande fête blanche en plein Carême, au beau milieu de la kyrielle des fêtes violettes ? Qui sait ? Saint Joseph a peut-être son mot à dire dans la peineuse quarantaine...

BRONZINO (1502-1572)



Galerie Pitti, Florence

Oui, assurément. Écoutons-le : « Ainsi, d'après vous, j'aurais été mêlé au commencement de cette affaire — l'Incarnation — et son dénouement m'aurait laissé indifférent ? Jésus est Rédempteur, Marie Corédemptrice ; parfait. Moi, j'ai mon atelier et mes commandes de charrues. Elle est flatteuse pour l'Esprit Saint, votre supposition : sa grâce apprend donc avant tout l'art de tirer son épingle du jeu.

Joseph, dites-vous encore, n'a rien à voir dans la vie publique ni dans la passion de Jésus. Son rôle se borne à protéger l'enfance. Très bien. Mais, cette enfance, la connaissez-vous ? Le Jeudi Saint, au Reposoir, la tête dans les mains, vous allez revivre l'heure où Jésus quitta le Cénacle, un Cénacle bien éclairé, tiède de la brise d'avril — et surtout de la sympathie des Apôtres — pour s'enfoncer dans la nuit hostile de la trahison et des prétoires. Moi, je me souviens de la nuit où il quitta le sein de Marie ; je me rappelle notre marche halétante — car son heure était venue — à travers Bethléem, de porte en porte. Pas une ne s'ouvrit ; pas même, cette nuit-là, la porte d'un jardin... Votre méditation reconstituera la Jérusalem enfiévrée des approches de la Pâque. Oublieriez-vous qu'à la naissance de Jésus, « Hérode fut troublé et Jérusalem tout entière avec lui » et qu'alors déjà, il y eut, contre le Messie, assemblée générale des princes des prêtres et des scribes du peuple ? Vous allez frémir le Vendredi Saint aux cris de la populace déchaînée : Tolle, tolle ! Mais le massacre des petits Bethléémites ne fut-il pas le premier « tolle... » ? Un des diacres de la Passion chantera : « Pilate savait que c'était par jalousie qu'on l'avait livré. » Or, dites-moi, à quel sentiment Hérode obéissait-il en faisant égorger les Innocents ? Il avait peur pour son étoile, voilà tout. Ainsi, immédiatement, à peine venu au monde, Jésus est condamné à mort. Vous vous arrêterez à la douzième station où les soldats dépouillent Jésus de ses vêtements. En avait-il beaucoup quand je le vis, soudain, sur la paille de la mangeoire ? Enfin, vous contempleriez Marie au pied de la croix, une épée à travers le cœur. Mais n'étais-je pas présent, moi, quand Siméon la lui annonça cette épée ? Quelle prophétie pour de jeunes époux !...

Et après tout ça, je n'aurais pas compris, je n'aurais eu aucun pressentiment ? Il fallait donc attendre l'ère de la psychiatrie pour lire dans une telle enfance le dessein de toute une vie... Vous prétendez que Platon, des siècles à l'avance,

« a fait du juste persécuté un portrait si noble et si pur qu'on y croit voir passer comme un reflet du divin Visage ». Et moi qui, à la Synagogue, entendais lire les prophètes, moi son père, pendant des années de contact quotidien, je n'aurais rien deviné ? Comme si l'ange ne m'avait pas expliqué le nom de Jésus : « Il sauvera son peuple de ses péchés » ? Or n'avais-je pas vu au Temple, sur l'autel, comment les péchés s'expient ?... »

Mais non, saint Joseph n'a jamais tenu pareil réquisitoire. Il a même si bien gardé le silence qu'il faut interroger ses traits longuement, attentivement, pour deviner son âme profonde. Et il me semble qu'à le regarder ainsi, des bribes vous remontent à la mémoire du grand texte de saint Paul sur le Christ de la Passion :

Formam servi... Joseph aussi vécut dans la condition de serviteur. Il était pourtant de race royale. L'ange l'appelle « fils de David ». C'est le blason conservé dans la roture de la pauvreté. Joseph passe sa vie à Nazareth, village de rien. On mettra ce nom sur l'inscription de la croix pour se moquer de Jésus : un roi des Juifs sortant de Nazareth !

Obediens factus... Joseph aussi fut un grand obéissant. Au commandement de l'ange : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte... », il se leva, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et partit pour l'Egypte. L'Evangile reproduit chacun de ces mots et dans le même ordre, quand saint Joseph est prié de revenir d'Egypte en Israël. C'est une manière de souligner, en cette obéissance, la merveilleuse promptitude. Et pourtant que de questions légitimes ! que d'objections fondées ! « Partir ? mais par quel chemin ? attendons au moins le jour ! D'ailleurs où aller exactement ? et là-bas de quoi vivre ? Vous m'aviez assuré que cet enfant sauverait... » Non, rien de tout cela. Pas même la réplique saintement audacieuse d'une Thérèse d'Avila : « Si c'est ainsi, mon Dieu, que vous traitez vos amis... » Joseph obéit à cet ange cruellement discret qui « ne lui déroule toujours qu'un petit bout du mystérieux avenir. Il ménage ainsi à Joseph l'occasion de savourer une à une, lentement, les épreuves providentielles

et déjà rédemptrices ». C'est avec lui que, par sa première fuite, le Messie emmailloté inaugure sa vie de persécution.

Usque ad mortem... Joseph aussi obéit jusqu'en sa mort. Son rôle avait été de voiler la divinité de Jésus. Cependant arriva le jour où le Messie devait se manifester. Alors saint Joseph disparut, juste au moment où un père jouit le plus de voir son fils s'établir dans la vie. Maintenant on n'avait plus besoin de lui. Au fond, en avait-on jamais eu vraiment besoin ? Etrange situation que la sienne ! Il est à la fois le serviteur indispensable et le serviteur inutile. Il est père et il ne l'est pas. Il est le premier et il est le dernier dans la sainte Famille. Et il trouve bon qu'il en soit ainsi. O humilité ! O abnégation de saint Joseph !

Il mourut donc à point nommé ; il disparut même si bien que pendant des siècles personne ne parla de lui. Pas de saint Joseph dans les fresques et sur les sarcophages de l'antiquité chrétienne. Mais après cette longue obscurité, Dieu exalta ce grand humble et lui donna un nom au-dessus de beaucoup d'autres, en le faisant proclamer Patron de l'Eglise universelle.

Ainsi saint Joseph a-t-il eu son mystère pascal, son « passage » de l'obscurité et des peines à l'honneur et aux récompenses. « Ne fallait-il pas qu'il souffrît... lui aussi, et qu'ainsi il entrât dans la gloire ? » Il était trop près de Jésus et de Marie pour n'être pas associé par la douleur au rachat des hommes. Et puisqu'il a pris sa part au sacrifice qui nous sauve, il a bien le droit de venir, en plein Carême, nous inviter à prendre la nôtre, quelle qu'elle soit, et nous redire à tous : « Nous ne valons que par notre puissance de rédemption, et la taille de notre croix mesure notre grandeur. »

P. ANDRÉ-MARIE